



L'enterrement.

Un chariot, couvert d'une bâche blanche, conduisait le corps de Ménard vers le village.

La fermière et quelques femmes étaient assises autour du cercueil, tandis que Paul et les parents masculins suivaient à pied. A l'entrée du village, le triste cortège s'arrêta : les porteurs l'y attendaient. Le cercueil fut descendu du chariot, posé sur le brancard. Les femmes mirent pied à terre et prirent place, deux par deux, derrière les hommes. Bientôt arrivèrent le prêtre, le bedeau et les enfants de chœur.

Tandis que les cloches sonnaient lugubrement, le cortège pénétra dans l'église. Le service dura longtemps ; plusieurs invités s'esquivèrent de temps à autre pour „aller prendre un verre” à la Rose d'or” ou dans une autre auberge. A l'offrande, et au cimetière, tous étaient néanmoins présents, et ils entendirent tous les derniers mots du prêtre, le „Requiescat in pace.”

Ensuite, le bedeau s'approcha et invita les parents du défunt à se rendre „A la Rose d'or”, tandis que les autres assistants étaient invités à venir „A la Couronne” boire quelques verres à la mémoire du défunt.

Telle était la coutume. Nul ne songeait à s'en étonner, au contraire, l'on eut critiqué celui eut osé ne pas observer ce rite.

La mère Ménard, Paul, les frères et sœurs du défunt ou de sa veuve, les neveux et nièces, s'attablèrent dans la grande salle de la „Rose d'or”, pour y prendre le repas des funérailles.

— Eh bien, le père n'a-t-il pas été bien enterré ? demanda le fils, en regardant fièrement autour de lui, comme s'il eut accompli un acte héroïque.

Tous les assistants opinèrent du bonnet, et répondirent en chœur: Fort bien, fort bien!

L'on parla ensuite du défunt, pour exalter son honnêteté, son activité, son courage, ses aptitudes agricoles, et pour le plaindre de sa mort prématurée.



Entretiens, l'on ne ménageait pas les plats. Il y avait là des neveux et nièces, qui profitaient de l'occasion pour se goberger, et ils engloutissaient goûlument de gros morceaux de viande, buvaient à longs traits.

Les servantes apportaient de nouveaux plats... et les

plus avides des convives leur lançaient des regards de convoitise, et faisant signe aux servantes de venir de leur côté.

La mère s'esquiva bientôt. Elle désirait être seule, comme si elle eut voulu pleurer en silence. Une voiture l'emmena vers la ferme, où tout respirait la tristesse, comme si les choses inanimées étaient conscientes de la disparition du maître.

Paul n'accompagna pas sa mère. Après le départ de celle-ci, il jasa avec plus d'animation encore, il parlait de la ferme, des champs, des prairies, du bétail; sans le savoir peut-être, il critiquait son père, de s'être tenu aux vieilles traditions. Les neveux et nièces, qui jugeaient ne pas encore avoir assez mangé et bu, lui donnèrent raison, pour le flatter.

Paul fit venir de l'eau de vie, du cognac... il voulait que tout se passât bien. Et les grands verres furent remplacés par des petits, mais des traitres, car la plupart des convives eurent bientôt le visage congestionné, ... les yeux étincelaient, les langues devinrent pâteuses.

— Et je prétends, moi, s'écria un neveu, nommé Georges, que Paul a bien fait les choses. Et, se tournant vers un autre neveu, Georges, qui était gris, poursuivit : c'est toute autre chose qu'aux funérailles de ton père, Victor ! Nous nous en sommes retournés le ventre vide.

— Qu'as-tu à dire des funérailles de mon père ? s'écria l'interpellé en se dressant.

— Que c'était un enterrement de pauvre. C'est à peine qu'on nous donna une goutte à boire !

— Tu veux donc une raclée ?

— Et de qui donc ?

— Ne vous disputez pas, voyons ! intervint un oncle.

— Voulez-vous que je me laisse insulter sans riposter ? reprit Victor.

— Toi ? Tu es un pauvre petit fermier... une vache maigre, une chèvre, six lapins... voilà tout ton bétail... ah, pardon, j'oublie ton chien et ton chat... Ton étable ne vaut pas cent francs.

— C'en est trop ! s'écria Victor.

Il cracha dans ses mains, retroussa ses manches, et voulut se jeter sur le mauvais plaisant.

Mais les autres convives s'interposèrent.

— Pas de bataille ! s'écria-t-on.

— Non, pas de dispute, le jour de l'enterrement de mon père, dit Paul à son tour.

— Je le baillonnerai avec mon poing! s'écria Victor, en regardant son adversaire avec des yeux flamboyants.

— Le pauvre! je le casserais en deux comme une baguette, poursuivit l'incorrigible Georges.

— Allons, finissez, dit encore Paul. Buvons encore une bouteille pour sceller la réconciliation... une nouvelle bouteille, allons les amis!... Et oubliez ce qui vient de se passer!

— Allons, à la tienne! firent simultanément Georges et Victor, en buvant avidement le verre qui leur était tendu.

— Nous sommes trop bien ici pour gâter cette réunion par des querelles, fit l'un des parents.

— En effet, opina une nièce, il est seulement dommage que ce soit à cause d'un événement si fâcheux que nous sommes ici. Il faudra s'habituer à ne plus jamais voir le cousin Ménard. Comme il était bon!

— Oh mon père! gémit Paul, dont la sensibilité reprenait le dessus, sous le fouet de l'alcool. Pourquoi dois-je te perdre si tôt... C'est un rude coup pour moi, mes amis. Oui, père était bon, c'était la bonté même... il était si bon pour mère et pour moi!... il nous aurait donné son dernier centime. Et le voilà mort et enterré!

A ces paroles, les femmes essayèrent une larme qui perlait au coin des paupières et tous les assistants firent encore l'éloge du défunt.

— Allons autre part, dit finalement Paul.

De la „Rose d'or”, l'on alla „A la Couronne”, de là „A l'Aigle noir”, ensuite au „Lion d'or”, au „Duc de Lorraine”, pour finalement se séparer au „Cheval blanc”.

Il eut été difficile de visiter toutes les auberges, le petit village en comptait près de cent!

L'on aida Paul Ménard à monter en voiture. Il ne songea pas à jeter un dernier regard vers la sépulture de son père, fraîchement creusée, car il était... ivre!

L'air frais dissipa quelque peu les vapeurs de l'ivresse, mais c'est en titubant que Ménard entra dans la ferme.

— Paul! s'écria la fermière, alarmée.

— Ah, mère!... tout s'est bien passé, n'est-ce pas?... Ils disaient tous que ç'avait été fort bien... on en parlera à dix lieues à la ronde... et, mère... comme le père

était bon, n'est-ce pas? .. tous en parlaient, tous étaient affligés de sa mort.

— Couche-toi, Paul, interrompit sa mère.

— Oui, mais, mère, ne va pas croire que je suis ivre ... je sais me conduire ... je suis mieux élevé que Georges et Victor, ... ces cousins voulaient se battre ... ils n'ont pas eu la moindre éducation.

— Va te coucher, mon enfant, je vais faire de même, reprit la veuve.

Et le jeune homme s'en alla, en chancelant.

C'est ainsi que se conduisait le jeune homme, qui devait recueillir la succession de l'honnête et actif laboureur.

C'est ainsi qu'il rentra dans la demeure, d'où, le matin même, on avait emmené le corps de son père.

La mère, couchée, pleura à chaudes larmes, non pas à l'idée du père uniquement, mais aussi à celle de son enfant.

Quelques jours après, Paul apprit que Georges et Victor s'étaient battus, pour terminer leur querelle. Ils étaient partis avec les autres parents, mais dans le chemin obscur menant de la gare au petit village, ils en étaient venus aux mains. L'un d'eux fut contusionné à la face, tandis que l'autre rentrait chez lui, un œil poché et les vêtements déchirés.

Et, dès lors, une haine mortelle les sépara.

Paul ne fit qu'en rire.

Il ne se rendait pas compte que c'était lui le vrai coupable, lui qui avait voulu „bien faire les choses", qui croyait qu'en l'honneur de son père il fallait donner un grand diner, copieusement arrosé.

Mais n'était-ce pas la coutume?

A des occasions pareilles, l'on parle souvent des mœurs ancestrales, qu'il importe de perpétuer.

Mais ces belles expressions ne reposent sur rien. . .

En les examinant bien, ces belles mœurs ancestrales ne sont, à vrai dire, que de criants abus. . .

Et puisqu'il en est ainsi, qu'on les écarte, fussent-ils mille fois l'héritage de nos pères!

Un peuple sage ne veut pas d'abus qui le font dépérir et dégénérer.

Que les mœurs de notre peuple soient pures et simples, pour le plus grand bien de la patrie.

A. HANS.

LE CLOS-FEUILLU ET SON MAITRE.

DESSINS DE - -
E. VAN OFFEL.

IMPRIMERIE L. OPDEBEEK,

- RUE ST. WILLEBRORD 47 -

- - - ANVERS. - - -

- - - 1912 - - -

TABLE DES MATIÈRES.

	Page.
LA MAISON MORTUAIRE	3
L'ENTERREMENT	7
LES DÉBUTS DE PAUL	12
PAUL NOURRIT DES PLANS AMBITIEUX	19
AMOUR MATERNEL	24
LES MACHINES	29
PAUL VEUT ÊTRE DÉPUTÉ	35
PAUL DEVIENT PÈRE	41
PAUL VEUT GAGNER BEAUCOUP D'ARGENT	44
MORT DE LA MÈRE DE PAUL	53
PAUL EMPRUNTE	57
PAUL QUITTE LE CLOS-FEUILLU	60
PAUL EST FAIT PRISONNIER	66
LA FIN DE PAUL	69
